

# La Grande Histoire de la Commune

## (Georges Soria, 1971)

### Introduction par Henri Guillemin

#### (extrait)

. i-t

... La Prusse, ajoute-t-elle (Bazaine encerclé dans Metz), n'aura qu'à s'en louer et elle atteindra, de la sorte, ses buts de guerre, Bazaine s'en porte garant, Favre a bien essayé, en secret dès septembre, rencontrant le chancelier prussien à Ferrières, de lui livrer Paris tout de suite, mais l'opération a raté, Moltke a exigé, l'imbécile (et Bismarck s'en mordait les lèvres), un geste immédiat qui dénudait Favre devant ses dupes et rendait l'astuce impraticable. Et Favre, pour surnager a dû rugir à l'intention des Parisiens, son « pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses », alors qu'il venait, la veille, d'accorder — mais bien sûr ! A la Prusse tout ce qu'elle voulait de notre sol. Il faudra donc se résigner à une interminable pantomime belliqueuse pour que la plèbe se tienne tranquille jusqu'à l'heure où, la feinte d'une famine absolue trouvera quelque crédibilité, il sera possible — enfin !

— sans risquer une insurrection, de signer l'acte sauveur, cette capitulation bénie, si passionnément attendue par les Jules et pendant quatre mois retardée dans l'angoisse.

Les observateurs neutres — Anglais et Suisses — n'en croyaient pas leurs yeux. L'état-major parisien commande à plus de 200.000 soldats, ainsi qu'à quelques 250000 combattants civils, armés et pleins de feu qui se sont inscrits dans la garde nationale et brûlent d'en découdre avec les prussiens. Jusqu'à la reddition, autrement

dit pendant cinquante ou soixante jours, les Allemands n'ont eu que 170.000 hommes autour de Paris, et sur un tel périmètre que leur ligne était d'une fragilité extrême, incapable de soutenir le moindre choc réel. Que les Français lancent à l'assaut 50.000 hommes, 40.000 hommes seulement, sur un point déterminé, et le verrou infailliblement, saute. Mais c'est là, très précisément, ce dont l'état-major ne veut pas, ne veut pour rien au monde. Sa thèse menteuse, jour par jour ressassée à l'usage des Parisiens c'est la solidité terrifiante, sur la totalité du cercle, des défenses allemandes, profondes, massives, imprenables. Un coup de main spontané de volontaires au Bourget a réussi. Les Prussiens ont été culbutés. Horreur ! Le commandement punit ces indisciplinés qui démentent sa doctrine et leur refuse tout soutien d'infanterie ou d'artillerie. Lorsqu'ils sont écrasés, l'état-major se cambre : Vous voyez ! Nous l'avions dit. Toute percée est hors de question. Et pour « la grande offensive » qu'il est indispensable, au moins de simuler (Champigny), les généraux organisent toutes choses comme il faut pour une démonstration écrasante d'impuissance.

Complication imprévue : un homme, au gouvernement, un seul désire la victoire, cette victoire que Foch dans son cours à l'École de guerre, déclarera tout à fait possible et même à portée de la main, après Sedan. eu égard aux formidables ressources, en hommes et en matériel, dont la France pouvait disposer, à condition de le vouloir. Gambetta veut qu'elle le veuille ; et il devient aussitôt pour le gouvernement de la Défense Nationale, comme pour M. Thiers, l'ennemi majeur.

Le 29 octobre 1870, ayant constitué, en trois semaines et sans autre miracle que celui de son énergie une puissante armée sur la Loire, Gambetta est en mesure de pulvériser les 40.000 bavarois qu'il a devant lui et de débloquer la capitale. C'est, pour les Allemands l'heure la plus aiguë de la guerre, l'instant où le sort va se renverser : Guillaume, Bismarck, Moltke, Frédéric-Charles le reconnaîtront plus tard, avouant que déjà ils se préparaient à évacuer Versailles.

Mais M. Thiers veillait. C'est lui, avec l'aide du général d'Aurelle de Paladines qui stoppe Gambetta, annule l'offensive. Paris libéré grâce à Gambetta, ce serait pour M. Thiers, une avanie irréparable, un terrible obstacle qu'il ne saurait tolérer, dans son ascension vers la présidence. Il importe de savoir que le futur « libérateur du territoire » (il s'y retrouvera, financièrement) a pris soin, d'abord, d'assurer la victoire allemande, après avoir, au cours de son périple européen de septembre- octobre 1870, formellement garanti à la Prusse qu'elle pouvait compter sur lui pour l'annexion de Strasbourg et de Metz. On lui cassera les reins au Gambetta, capable, avec sa « résistance » républicaine, de préparer, malgré lui peut- être, d'affreux lendemains aux possédants. C'est la bête noire de toutes les puissances établies ; il a contre lui, à la fois, les bureaux de la Guerre, le gouvernement de Paris, M. Thiers, M. de Bismarck et tout ce que la France compte d'honnêtes gens — et d'honnêtes femmes - , de M. Ernest Renan à Mgr de Mgr de Bpnnese et de Louis Veuillot à Mme Sand.

Les voila, les étranges circonstances nationales d'où surgira, en mars 1871, la Commune de Paris. On le connaît trop peu, d'ordinaire, cet arrière-plan. Aussi ai-je tenu à en dessiner, ici, les grands traits. Travail, je pense, utile pour interpréter sans erreur un des plus poignants épisodes de l'Histoire humaine, chargé de sens et d'espoir.

---